

Vous avez dit un jour que vous étiez née géographe ?

Oui, on peut le dire, parce que j'ai toujours aimé la géographie, depuis ma plus tendre enfance.

Mon parcours est extrêmement simple : j'ai fait des études supérieures de géographie jusqu'à l'agrégation, en 1969, mais j'ai échoué à l'écrit en juin. Il se trouve qu'en septembre a eu lieu l'ouverture d'un concours de bibliothécaire. Je me suis présentée car la documentation m'intéressait, j'ai été reçue, j'ai préparé le diplôme de conservateur en 1970, et j'ai été nommée à la BU de Rouen. J'ai eu la chance, avant ma prise de fonctions, de faire un mois de stage au Département des cartes et plans de la Bibliothèque Nationale, où des collègues m'ont formée au traitement des collections cartographiques.

Pendant les deux ans passés à Rouen, en section Sciences, j'avais un peu de géologie et de botanique pour me consoler, mais la géographie me manquait, et lorsqu'on m'a proposé le poste de conservateur de la Bibliothèque de l'Institut de Géographie, j'ai cru qu'on m'offrait le paradis !

Cette bibliothèque-cartothèque peut être considérée comme patrimoniale. Elle a été constituée par les grands noms de l'École française : Paul Vidal de la Blache, Emmanuel de Martonne etc. J'ai d'ailleurs essayé de retracer son histoire de 1914 à 1960, dans un [petit article](#).

J'ai donc accepté le poste bien entendu, mais j'ai vite déchanté, car il y avait une grosse reprise en main à faire. J'ai demandé deux fois une mutation pour faire de la formation professionnelle, mais cela m'a été refusé, je suis finalement restée... alors ce n'est pas moi qui ai changé, c'est la bibliothèque !

Avez-vous observé des évolutions dans l'enseignement de la géographie depuis vos années d'étude ?

Oui, évidemment. En ce qui me concerne, je me suis trouvée à une période charnière, puisque j'étais étudiante avant 1968. Entre 1969, année où j'ai quitté l'Université, et mon retour à l'Institut en 1972, de profondes mutations se sont produites. J'ai été extrêmement surprise, parce que la géographie, je ne la reconnaissais plus ! Si vous vous référez aux manuels d'histoire de la géographie, on y retrouve tout ce que j'ai vécu. Quand j'étais étudiante, les enseignants travaillaient sur des thématiques proches de celles des pères fondateurs. La géomorphologie, la géologie régionale tenaient une grande place. On nous apprenait à faire des coupes géologiques, les aspects de la géographie sociale et humaine étaient moins importants qu'aujourd'hui. On nous faisait faire les indispensables excursions géographiques, initiées par Vidal de la Blache.

J'ai donc reçu un enseignement très traditionnel, même s'il y avait quelques professeurs plus novateurs avec lesquels on commençait un peu à parler d'analyses statistiques, de modèles, d'aménagement du territoire. Mais tout ce qui se développait au niveau de la recherche, et qui a marqué la discipline durant des années 1970-1975, les précurseurs de la géographie « moderne », notamment l'influence anglo-saxonne, on l'ignorait totalement ! Un autre aspect que je n'ai pas abordé du tout pendant mes études, c'est l'histoire et l'épistémologie de la géographie.

L'évolution des années 1975-1980 : développement de la géographie culturelle, de la géopolitique, l'étude des processus, de l'environnement et des risques,... je l'ai suivie au fur et à mesure, pour constituer des collections cohérentes. J'ai heureusement eu la chance de pouvoir participer aux séminaires de M. Pinchemel. Je tiens à lui rendre hommage, car il m'a apporté une aide précieuse, dans le cadre de la gestion de la bibliothèque et sur le plan scientifique.

Quelles sont les évolutions qui ont parallèlement touché la bibliothèque pendant toutes ces années ?

Il y a eu pas mal de bouleversements, administratifs et techniques.

Principales étapes :

1974, intégration aux BU, et rattachement à la Bibliothèque de la Sorbonne en 1978.

Création du Cadist en 1986. En 1990, mise en place de de SIBIL : moi qui ignorais tout de l'informatique, il a fallu que je me forme, le plus vite possible !!!

Ouverture de la vidéothèque, avec l'aide d'un enseignant, M. Browaeyns en 1995.

La modernisation s'est poursuivie entre 1996- 1999 : rénovation des locaux, création d'un site web, développement des bases de données et formations des étudiants.

Entre 2002 et 2007 : entrée dans le SUDOC, puis dans le SIGB Millenium, début d'informatisation de la cartothèque.

Et la numérisation des collections, vous y avez songé ?

On a fait un plan de numérisation des collections, car elles sont précieuses, entre autres les carnets de terrain de Vidal de la Blache (que j'ai eu la chance de sauver), des manuscrits de de Martonne. Je les ai fait numériser, ainsi que des textes fondateurs. J'espère que ce programme, piloté par la Bibliothèque de la Sorbonne, se poursuivra.

Est-il envisageable pour vous qu'il n'y ait plus un jour de cartes papier, sauf en témoignages archéologiques et que les enseignants ne travaillent plus qu'avec des cartes numériques ?

C'est très difficile à savoir. Nous vivons cette évolution, mais elle ne me semble pas irréversible. Les outils informatiques permettent la construction des cartes, mais l'usage est différent de celui des cartes papier, Ces dernières conserveront un intérêt, ne serait-ce qu'un intérêt historique. Pour comprendre les changements, encore faut-il se référer aux cartes antérieures. Certains pays qui mettent en place une cartographie nationale, produisent des cartes papier.

A part pour la création de la vidéothèque, y avait-il d'autres domaines où vous travailliez avec les enseignants ?

Avec les enseignants nous avons toujours eu de bonnes relations. Très vite, j'ai obtenu une certaine audience, et je crois la devoir au fait que j'étais issue du sérail, tout simplement. Tous les projets élaborés à la bibliothèque, qu'il s'agisse des petites expositions ou la rénovation des locaux, ont été construits en concertation avec les enseignants.

Quelle est l'expérience dont vous êtes la plus fière ?

La rénovation de la bibliothèque. C'était une opération fondamentale, tout a été refait de fond en comble. On était dans des locaux très vétustes, insuffisants et inadaptés, le libre accès n'existait pas, les collections étaient accessibles par des échelles. Cette rénovation a changé complètement la perception de nos lecteurs. Ils nous l'ont dit : « on se sent bien, on vient avec plaisir à présent ».

Vous avez toujours suivi les évolutions technologiques, vous n'avez pas laissé passer les occasions.

Pas moi, nous. Nous avons essayé de les suivre. Ce qui est essentiel, c'est de constituer une équipe motivée, où chacun puisse développer ses talents.

Comment ont évolué vos relations avec les autres cartothèques ?

Je me suis toujours efforcée de créer des relations avec les autres cartothèques, la

difficulté vient du fait que les fonds de cartes se trouvent dans les UFR. Dans les BU et les SCD classiques, il y a très peu de collections de cartes, et peu de personnel affecté à leur traitement. Certains fonds sont même encore à découvrir.

J'ai donc essayé de susciter un réseau de cartothonèques, dont l'aboutissement est Géoréseau. Il est né petit à petit, à partir de réunions qui avaient lieu avec la BNF, le Cadist de géologie de Jussieu, l'IGN et grâce à Nathalie Rigaud. CartoMundi s'est ensuite greffé sur ce réseau.

Où en sommes-nous avec CartoMundi ?

CartoMundi continue. Monsieur Arnaud mène de front beaucoup de choses. Il s'investit dans son rôle d'administrateur du réseau, la mise en place et le perfectionnement du système, la recherche de collaborations, surtout à l'étranger, puisqu'en France existe une certaine lenteur à participer au projet. On peut espérer, qu'une fois développé à l'étranger, CartoMundi attirera les partenaires français. Jean-Luc Arnaud a aussi rédigé un manuel d'interrogation pour le public et un manuel de saisie avec les modalités d'entrée des données pour les professionnels. Il travaille aussi sur un aspect fondamental : l'interface entre CartoMundi et les catalogues des cartothonèques existants. On pourrait souhaiter davantage de collaboration au niveau des universités et de l'Abes, Nous avons déjà, Isabelle Trincano et moi, entré dans la base de nombreuses séries : le 1:200 000 de l'Afrique, l'Italie, l'Espagne, l'Argentine, le Chili, le Brésil, les Balkans. le Maghreb. Les Américains ont fourni les séries topographiques à échelles moyennes des États-Unis etc. Je travaille actuellement sur le 1:100 000 de Madagascar, Isabelle sur le delta de l'Annam, et les cartes d'Indochine au 1:200 000.

N'y aura-t-il pas un problème pour le tirage ? Certaines cartothonèques auront des tirages qui ne correspondent pas à ceux recensés dans CartoMundi.

Il sera facile de les rajouter. L'objectif de CartoMundi est de permettre au personnel non ou insuffisamment formé, de participer à ce catalogue collectif sans les contraintes liées au Sudoc. On pourra se localiser graphiquement et il n'y aura pas de notice à faire.

Celui qui interroge dans CartoMundi peut aller jusqu'à la feuille numérisée, si elle existe mais il reste des améliorations à apporter.

Comment expliquez-vous les lenteurs en France ?

Ce n'est pas un projet ABES et les cartothonèques, dans les universités, ne sont pas une priorité. Voilà pourquoi CartoMundi n'a pas d'audience. Autre problème majeur, les enseignants et étudiants utilisent moins les séries cartographiques, et se contentent des ressources de leur cartothonèque.

Avez-vous observé la mise en place d'une collaboration internationale entre cartothonèques ?

Moins que dans les bibliothèques. J'ai eu des relations très ponctuelles avec des cartothonèques anglo-saxonnes. Mais non, on ne peut pas dire qu'il existe un réseau de cartothonèques. Il y avait la BGI (bibliographie géographique internationale) et la BCI (bibliographie cartographique internationale), cette publication s'est arrêtée à la fin des années 70.

Il n'y a pas eu de prise de conscience de la spécificité des cartes ?

Il faut dire que les producteurs sont essentiellement les États, ou alors des laboratoires, des institutions, des universités. Les diffuseurs de cartes ne sont pas nombreux, en dehors des cartes purement touristiques. Pour les cartes scientifiques, ILH est presque le seul diffuseur, même si quelques diffuseurs nouveaux apparaissent sur le marché. CartoMundi comblera un peu cette lacune car les éditeurs peuvent devenir partenaires.

Il est en effet toujours difficile de se procurer des cartes étrangères.

Oui. A l'heure actuelle, il est difficile de commander les cartes sur internet, en raison des contraintes administratives. Pour ILH à qui on demande de fournir 3 ou 4 exemplaires d'une feuille particulière, cela coûte cher, ce n'est pas rentable.

Notre toute dernière question : que souhaitez-vous aux cartothesques ?

Que Géoreseau continue à se développer car il est indispensable. Que les bibliothèques et cartothesques universitaires rejoignent CartoMundi et qu'elles continuent à prospérer.